

Un peu calmée, je descendis dans la salle à manger ; mon père s'y trouvait déjà.

— Tu te fais bien attendre ce matin, me dit-il.

Je m'excusai du mieux que je pus.

— Bon ! bon ! reprit-il avec un fin sourire, je ne te fais pas de reproches. Après l'entrevue d'hier tu dois être un peu pré-occupée. Je le suis bien, aussi.

— Vous, mon père !

— Certainement. Pourquoi ce petit air étonné ? Est-ce que le premier soin d'André ne va pas être de me demander de tenir ma promesse, et une noce, ça coûte toujours gros !

Je secouai la tête :

— Peut-être n'aurez-vous pas à vous inquiéter de cela !

— Que veux-tu dire ?

— Tant de choses sont changées, poursuivis-je. André a aimé celle que l'on appelait "la belle Martine", mais cette Martine-là n'est plus.

Mon père se leva brusquement et frappa de la main sur la table :

— Explique-toi mieux. Est-ce qu'André t'a dit un mot de ces folies ? Je voudrais le savoir !

— Non, mon père, non. André n'a rien dit de semblable, il n'y pense peut-être même pas ; mais n'a-t-il pas dû être bien surpris ? Malgré mes lettres, pouvait-il s'attendre à un aussi grand changement ?

— Eh ! que parles-tu de changement ! La petite vérole, en ravageant un peu les beaux traits dont j'étais si fier, a-t-elle changé le cœur de mon enfant, dont je suis plus fier encore ?

Je me jetai dans les bras de mon père :

— Oh ! vous m'aimez, vous !

Je n'en pus dire davantage ; malgré moi, j'éclatai en sanglots, mais cette crise nouvelle fut bientôt domptée. Je calmai l'inquiétude de mon père, sa défiance que j'avais éveillée ; enfin je terminai en disant désirer avoir un peu de temps encore et que, dans tous les cas, je ne voudrais pas me marier avant la belle saison, notre deuil étant trop récent.